

Bicentenaire de la Révolution

Communications

PROLOGUE

Bilan de notre bicentenaire

Ce bicentenaire fut trop souvent publicitaire, publicité commerciale ou politique ; même les travaux « sérieux » ne nous ont pas épargné les clichés ou les images d'Epinal. Notre société peut se vanter d'avoir commémoré ce bicentenaire d'une façon aussi complète et objective que possible ; chacun ayant ses convictions intimes, ses propres goûts et dégoûts, mais exposant les faits, leurs causes et leurs conséquences en s'en tenant aux documents interprétés selon les règles de la critique historique. Il fallait aussi éviter les redites et, sinon apporter de la matière nouvelle, du moins des points de vue nouveaux.

Nous avons organisé onze manifestations, de janvier 1989 à janvier 1990 ; étalées ainsi toute l'année, alors que la célébration du Millénaire Capétien, en 1987, avait été concentrée lors d'un colloque.

Il y eut trois communications d'historiens d'audience au moins nationale. François Furet inaugurait notre bicentenaire le 21 janvier, anniversaire de la mise à mort du roi, cette cassure tragique de notre histoire, « en coupant la tête au roi, on a coupé la tête à tous les pères de familles » disait Balzac. François Furet évoquait « L'idée d'Ancien Régime sous la Révolution ». La monarchie capétienne prétendait à un pouvoir absolu en principe, à ne pas confondre avec le despotisme, mais même devenue de plus en plus maîtresse de l'Etat, surtout depuis Louis XIV, il lui fut difficile de l'exercer, du fait de l'accumulation des coutumes et privilèges dans le temps et dans l'espace. La faiblesse d'un Louis XV et beaucoup plus encore d'un Louis XVI accentuèrent dangereusement ce contraste entre le principe et la réalité. La nation hérita de ce principe absolu en 1789 et il fut appliqué d'une façon despotique, surtout depuis la chute de la monarchie en 1792. Le débat qui suivit cet exposé fut particulièrement passionnant et vous le retrouverez ici. François Furet put revoir certains de ses anciens élèves du lycée Pierre d'Ailly, où il avait commencé sa carrière en 1955-56 ; lors de la réception qui lui fut offerte, ainsi qu'aux membres de notre société, par le maire de Compiègne, monsieur Marini. En proclamant : « La Révolution a cessé de nous diviser », notre invité voulait sans doute signifier que s'il y aurait toujours des querelles d'historiens, la société française avait tant évolué que les affrontements d'il y a deux siècles étaient dépassés ou devenaient un pur débat d'idées. On devrait pouvoir célébrer à la fois le sacrifice de la Vendée et des chouans, ainsi que celui des soldats de Valmy et de Fleurus, d'ailleurs armés et encadrés par l'Ancien Régime.

Jean de Vignerie décryptait « le discours antichrétien dans les sections et les sociétés populaires de Paris pendant la Révolution », étude de cette « langue de bois » qui masque les passions les plus furieuses d'un verbe généreux et idéaliste. C'est une griserie de mots mais aussi l'endoctrinement des enfants par une sorte de religion civique, afin de modeler l'homme vertueux pour « les lendemains qui chantent » chers à toutes les révolutions totalitaires. La république, en France, va se confondre longtemps non seulement avec l'anticléricalisme mais aussi avec l'anticatholicisme.

François Leger montre comment trois écrivains, d'abord captivés par la philosophie des Lumières, furent désabusés au contact des réalités révolutionnaires. L'abbé Morellet n'est que le survivant abasourdi de l'équipe de l'Encyclopédie, de même que le vieil abbé Raynal. André Chénier, c'est le poète assassiné qui avait d'abord confondu les idées généreuses avec les idées justes. Enfin Joseph de Maistre, adepte de la franc-maçonnerie, restait fidèle au roi de Sardaigne et rejetait une idéologie dont il allait devenir l'un des plus talentueux adversaires. Cette dernière communication se fit un 2 décembre, anniversaire du sacre de Napoléon à Notre-Dame, la Révolution s'étant couronnée.

Entre ces trois communications, cinq autres furent faites par des membres de votre conseil. Ce furent Brigitte Sibertin-Blanc et l'abbé Bernard Merlette qui évoquèrent l'un la fin de la Visitation Sainte-Marie, l'autre celle de l'abbaye Saint-Corneille. Elie Fruit fit revivre les fêtes révolutionnaires à Compiègne. Françoise Maison, conservateur au château, s'interrogea tout naturellement sur le sort du mobilier royal de cette résidence à peine reconstruite et réaménagée. Votre président a tenté de faire un bilan des destructions du patrimoine compiégnois provoquées par la tourmente. Enfin, lors de la séance de clôture, j'ai esquissé une étude thématique et comparative de la toponymie compiégnoise révolutionnaire et récapitulé tous les thèmes de cette période qui ont retenu l'attention de nos prédécesseurs. Rappelons que dans nos « Petites Affiches » de septembre, j'avais brièvement relaté la commémoration du centenaire auquel présidait le sénateur-maire Alphonse Chovet. N'oublions pas la visite guidée de l'exposition du musée Vivenel sous la conduite de son conservateur, qui est aussi votre vice-président, Christian Lapointe.

Le pèlerinage sur les pas des seize carmélites martyres, le dimanche 5 juin, nous mena de la Conciergerie jusqu'aux fosses de Picpus. Le cadre superbe des salles gothiques du Palais de Justice ne permettent plus guère d'imaginer la prison sordide où s'entassaient les suspects avant d'être « jugés » par fournées dans les salles de la Liberté et de l'Egalité où s'étaient la Déclaration des Droits de l'Homme. Nous revivons les étapes de ce Chemin de Croix. Les voici ligotées pendant le long trajet qui les mène de Compiègne à Paris, du 12 au 13 juillet 1794. Elles ne resteront que quatre jours à la Conciergerie ; y encourageant leurs compagnons de misère et les édifiant par leur sérénité joyeuse. C'est ensuite la comparution devant le tribunal où elles sont convaincues de « fanatisme » et le verdict de mort infligé par le frère du maire de Compiègne qui présidait alors, puis le transport en deux charrettes, au milieu d'une foule de curieux réduits au silence par les hymnes qu'elles chantent pendant tout le trajet. Place du Trône Renversé, c'est l'oblation des seize victimes, la cérémonie sacrificielle est ordonnée telle une liturgie par la mère Lidoine qui montera la dernière à l'autel, à l'échafaud. Les corps mutilés seront enfouis dans les fosses béantes d'un terrain voisin dont la garde est assurée maintenant par les religieuses de Picpus. Les tombeaux des descendants des victimes aristocratiques, mises à mort au même endroit, se pressent à côté de l'espace vide où se trouvent les fosses communes anonymes, c'est là que vont nos regards et nos pensées. C'est aux seize carmélites de Compiègne, dont le sacrifice d'amour illumine ce temps d'hypocrisie et de terreur, que nous dédions ce recueil.

F.C.

QUALITÉ DES COMMUNICANTS

François FURET, Directeur d'Etudes à l'Ecole des Hautes Etudes Sociales, et professeur associé à l'Université de Chicago.

Brigitte SIBERTIN-BLANC, Conservateur en Chef de la Bibliothèque municipale de Compiègne.

Jean de VIGUERIE, Professeur à l'Université de Lille III.

Elie FRUIT, Docteur en Sciences Sociales.

François LEGER, Historien.

François CALLAIS, Président de la Société Historique de Compiègne.

Louis CAROLUS-BARRÉ, Conservateur en Chef honoraire des Bibliothèques et Archives du Louvre et des Musées Nationaux.

Marc PILOT, Professeur d'Histoire et Géographie.

† **A.R. VERBRUGGE**, Archéologue, curé de Vieux-Moulin.

† **Friedrich WENCKER-WILDBERG**, Historien.